

La quête du sens

Jacques Michon

Volume 9, numéro 1, automne 1983

Guy Dufresne

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200427ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200427ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Michon, J. (1983). La quête du sens. *Voix et Images*, 9(1), 151–153.
<https://doi.org/10.7202/200427ar>

ESSAI

La quête du sens

par Jacques Michon, Université de Sherbrooke

Par tradition, le critique est un être du déchiffrement, un sujet herméneutique. Il croit que sa tâche intellectuelle est toujours de découvrir un sens caché. En superposant les signes, en faisant apparaître un texte sous un autre texte, il assigne une origine, dévoile une source, révèle un parcours inédit. Renée Leduc-Park dans son étude sur Réjean Ducharme nous convie à ce type de démarche.¹ «Notre lecture vise de la sorte à exposer l'activité du texte en tant que producteur d'un sens : l'apport ducharmien, simulation de l'appareil nietzschéen...» (p. 10). Certaines idées maîtresses associées à Nietzsche et au mythe de Dionysos vont ainsi «donner un sens à l'écriture», «faciliter le charpentage de l'étude du corps romanesque», servir de parcours, de tuteur au commentaire.

Il ne s'agit pas tant de confronter Ducharme à la pensée de Nietzsche que de trouver un point de vue, une approche qui permette de «retenir le plus grand nombre possible d'aspects de ces textes pléthoriques». Le foisonnement, la démesure du texte ducharmien semblent pouvoir se résumer, se réduire, se simplifier et se contrôler, lorsqu'il est envisagé dans la perspective d'une philosophie nihiliste. Dans les deux premières parties de son ouvrage R. Leduc-Park décrit et analyse les figures et les thèmes qui se rapportent de près ou de loin à des idées de néant et de destruction. La dénonciation explicite de la société de consommation, le sens de l'absurde que traduisent certains énoncés, l'usage des nombres, la sexualité déviante des personnages, la représentation du gaspillage seraient autant d'aspects qui viennent illustrer le vide et le néant de l'existence. Le nihilisme de Ducharme serait plus sensible encore dans son traitement des institutions et des valeurs établies : la religion, le mariage, les autorités intellectuelles et politiques. Nul discours d'autorité ou de savoir qui ne soit pastiché, parodié, tourné en dérision par l'auteur de *la Fille de Christophe Colomb*, donné comme le meilleur exemple de ce «nihilisme global».

1. *Réjean Ducharme, Nietzsche et Dionysos*, «Vie des Lettres québécoises», Québec, Presses de l'Université Laval, 1982, 307 p.

Cette négation absolue, ce refus de la valeur cache une positivité. Le nihilisme est en fait la condition nécessaire de l'affirmation du sujet dionysien : «le sujet tire toujours sa force ou sa vitalité d'un système d'opposition ou de différence : le positif ressort du négatif, le bien du mal, en vertu du même principe que le déclin du soleil chez Zarathoustra constitue la condition de l'aurore» (p. 191). Le sujet affirme son intégrité, sa souveraineté par la destruction de tout ce qui pourrait le subjuguer, l'enchaîner au désir de l'Autre. À la fin de *l'Avalée des avalés*, Bérénice se fait un bouclier du corps de Gloria, sacrifiant celle-ci à son désir de vivre, affirmant par ce geste à la fois sa souveraineté et la vanité des valeurs sentimentales et patriotiques : «ils avaient besoin d'héroïnes» (cité p. 109). La «dureté» du sujet, son intransigeance constitue un élément important du dionysisme comme nous le montre R. Leduc-Park.

Celle-ci accorde une attention particulière au sens existentiel des énoncés et des textes qu'elle analyse avec beaucoup de minutie et de bonheur. On pourrait lui reprocher cependant de faire plus ou moins l'économie de la dimension esthétique du texte où joue en partie l'effet Ducharme. En réduisant le texte à son message, la critique risque de perdre la dimension qui en assure la littérarité. Dans cette optique il me semble que la parodie est peut-être trop souvent envisagée uniquement comme un procédé de négation, alors que dans cette énonciation le locuteur se montre aussi complice de ce qu'il dénonce. Le pastiche dévoile les mensonges, les masques du discours, mais en même temps, en minant ce qu'il mime, il fait sentir le poids de la valeur perdue. La dénégation de l'effet littéraire renforce cet effet comme l'a déjà démontré Charles Grivel (*Production de l'intérêt romanesque*). Le narrateur nie la littérature pour mieux assurer son effet et la fonder. Ne retrouve-t-on pas sur le plan esthétique la dialectique sur laquelle cette étude revient à plusieurs reprises : «l'affirmation dans la négation»?

Alors que R. Leduc-Park est confrontée à la démesure et à la richesse du texte de Ducharme, Pierre Vadeboncoeur, lui, dans sa lecture de deux productions américaines, découvre le vide et l'insignifiance.² Devant le *Dinner Party* de Judy Chicago et *The Postman Always Rings Twice* (1934) de James M. Cain, Vadeboncoeur est un interprète déçu : «où le sens se trouvait-il donc? Même disparition, même absence. Même soustraction infinie» (p. 60). Au-delà des œuvres particulières, l'essayiste dénonce en fait ce qu'il appelle l'«aliénation américaine», le vide de «pensée», l'absence d'«âme».

L'auteur de la *Ligne du risque* se fait ici le porte-parole des valeurs humanistes menacées. Ce n'est pas seulement l'Amérique des classes moyennes qui est visée, mais une civilisation tout entière. Le jugement est péremptoire : «(...) dans la bigarrure et dans l'amoncellement, en

2. *Trois essais sur l'insignifiance*, Montréal, l'Hexagone, 1983, 114 p.

Amérique, il y a, évident, un profond déficit de civilisation, irrémédiable, je crois» (p. 30), «on n'a jamais vu lâcher ainsi l'humanité dans sa bêtise native» (p. 31), «l'âme américaine attend toujours confusément la fin de la pensée» (p. 91), etc. Devant tant de néant, que faire? Avertir tout de suite nos amis européens encore obnubilés par le miracle californien : «nous occupons peut-être une position idéale pour pouvoir en avertir l'Europe; car nos yeux, à nous, à certains d'entre nous du moins, ne se mettent pas à s'arrondir dès qu'il est question des États-Unis» (p. 30). Et voilà le Québec doté d'une autre mission salvatrice qui rappelle celle que lui assignait Gérard Tougas le trimestre dernier dans *le Destin littéraire du Québec*.

En dénonçant avec force l'insignifiance américaine, Vadeboncoeur indique par ailleurs la voie du bon sens, de la vraie culture en citant les noms de Sartre, Camus, Bergson, S. Weil, Julien Green, Theilard, c'est-à-dire de ces intellectuels, écrivains de l'entre-deux-guerres ou de l'immédiate après-guerre, qui ont contribué à sa formation. On chercherait en vain les noms de contemporains moins métaphysiciens. La quête du sens ressemble ici à une quête des origines intellectuelles de l'auteur dont les valeurs traversent aujourd'hui une crise certaine.